L’Ami Fidèle

1924

Auteurs Maurice Dodion en Wasily Pedjko

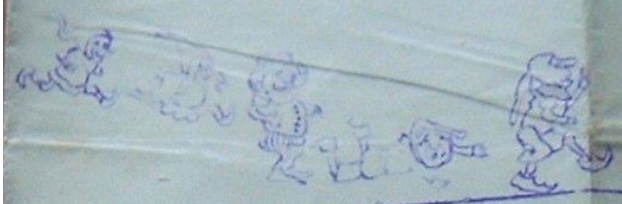
Confrérie V Geslachten

Website: geslachten-lignages-hoegaarden.be

L'Ami Fidèle

Feuille Mensuelle
Publiée : chaussée de Nam. H. Hougarde
Prix de l'abonnement : 6 frs l'an.

Janvier 1924
16me année
n° 1.



Bonheur
Joie
Prospérité
pour
Santé
1924 -

Bonne Année.

Le "Vieux" n'est pas mort, quoique certains le pensent, mais les manifestations de sa vie se limitent au plus simple. Il n'a plus assez de souffle pour faire des voyages, sa main ne lui permet pas d'écrire de longs articles pour les lecteurs de "l'Ami Fidèle". C'est à peine s'il est parvenu à griffonner ces quelques mots pour vous exprimer le souhait traditionnel du Nouvel An.

Le "Vieux" est tout content chaque fois que ses doigts raidis aient encore fait courir une plume rouillée pour dire aux lecteurs: "Sainte et heureuse année!" Ce souhait est accompagné d'une lourde charge de prières qu'il a expédiées au Ciel à l'adresse de l'Enfant Jésus, distributeur de bonnes choses. Dans son fauteuil au coin du foyer, le "Vieux" a le temps de prier pour les moins vieux et les jeunes.

Il a cité certains des lecteurs de "l'Ami Fidèle", qui ont spécialement besoin des douceurs et consolations du Bon Enfant, Il les prodigue toujours. Guérison, Santé, contentement, succès, acheminement vers la perfection, Joie, courage, cœur amoureux, tendresse. Torrent de grâces qui a commencé jusqu'en haut et que les anges après distribution selon les directions de l'Enfant généreux, vont laisser tomber sur chacun des lecteurs, en pluie fine et bienfaisante d'après les nécessités de chacun.

Avec l'expérience que j'ai, tant d'années en font foi, je ne doute pas que l'année nouvelle soit heureuse, malgré les jours menaçants, tristes, pluvieux, tourmentés que nous aurons à passer.

Les jours de pluie sont remplis par les rayons de soleil que le divin Enfant Jésus tient en réserve pour ses amis.

Les tempêtes et orages passent et font place au calme de l'âme et à la sérénité du cœur.

Les jours se succèdent sans se ressembler, mais toujours, retenez bien cela, mon ami lecteur, pour que le calme reste en vous, toujours les événements joyeux ou tristes sont permis par cet Enfant qui vous aime, pour votre bien.

C'est ma prière dès le début de l'an faite confiance dans

l'enfant ; soumis lui, à vous
pouvoir. Son [illegible] sera ce
me un rayon bienfaisant de
ciel ; pauvre, le lieu de
a été mais le mettra dans
la voie et y déposera une de ses
multiples bienfaits. Si, vous avez
le cœur trop compatissant et même
angoissé, souriez lui à travers
une larme, alors tout de suite il sera
content car il verra en vous
son grand Ami qui lui rend
[illegible] mieux, car il n'a pas
des peines que vous !
L'Enfant Jésus vous garde tous.
Le Père

× × ×

A tous les chers Parents

Mes meilleurs vœux de
Sainte, bonne et heureuse année
avec promesse de prières pour la
réalisation de nos bons souhaits.
Pour la conversion de nos filles,
un ave Maria, s'il vous plait
Fr. Ign. du S. C.

Lettre de Roma.

Roma, 23 nov. 1923.

Déjà je viens vous souhaiter
joyeux Noël et bonne Année. Que
le bon Dieu vous donne tous
bonne santé et longue vie, pleine
de mérites pour le ciel. Transmettez
ces vœux aux Oncles, tantes, cou-
-sins, cousines, connaissances ;
mes prières iront au Seigneur
pour qu'ils soient exaucés. Je
remercie tous ceux et celles qui
m'envoient des lettres. Quelquefois
je les reçois un jour ou deux après
avoir écrit, alors la réponse tarde
longtemps à venir, ne vous décou-
-ragez pas pour cela. J'aurai un
bonheur que fait procurer votre
lettre dans ce petit coin de Roma.
Mais permettez moi de vous faire
deux recommandations : 1° de bien
mettre l'adresse complète si vous ne
voulez pas que votre lettre aille faire
une visite à Roma-Italie avant
de venir à Roma-Basutoland ;
2° mettre, de vos enveloppes intérieures
seulement j'en garde une
en recevant une lettre dans une
Veuillez excuser ma très vilaine, [illegible]
heureusement le nœud [illegible]
petit peu.

Hier nous avons eu un extra.
Les enfants ont toujours un pique-nique
à la saison d'hiver, une à la sai
-son d'été et c'était hier cet heureux
jour. A 1½ h. toutes nos pensionnaires
partaient accompagnées de leurs sœurs
européennes et des sœurs indigènes.
Quelques grandes portaient les victuailles
de provisions sur la tête. Je devais
m'y rendre un peu plus tard à cheval
avec une autre sœur. En attendant
j'ai eu le grand bonheur de baptiser
un enfant. Nous le faisons très rarement
à la mission, seulement quand il faut
le faire en secret parce que les parents
païens s'y opposent. Cette femme était
venue de plus de 4 heures avec son
bébé à la mission pour venir chercher
des remède. L'heureuse petite Célestine
lui sera éternellement reconnaissante
de sa peine. J'espère qu'elle obtiendra
la même grâce pour ses parents.

A 9½ h. nous sommes parties à
notre tour. Il ne faisait pas trop
chaud, la pluie tombée en abondance
la veille et l'avant veille avait ra-
-fraichi le temps. Le chemin était
montant, rocheux, marécageux jusqu'au
plateau du Topayana. Là, les
chevaux ont pu galoper un peu
Nous sommes arrivées juste en
même temps que les enfants.
Mais où ? — à la montagne du
Topayana, où l'école St Patrick.
La hutte du "teacher" est mise
à notre disposition. Nous y déposons
notre "mofato", (provisions) puis
nous allons voir l'école. Un
"teacher" (instituteur cath.) y donne la
classe à 50 enfants environ, gar-
-çons et filles, drapés dans une
couverture, frangée par l'usage
ou simplement d'une peau de
chèvre. La salle d'école est à peu
près comme notre "magasin, rue de
la Fabrique" avec la différence que

les murs sont plus bas et recouverts d'un toit de chaume et que dans toutes petites fenêtres et une porte basse sont toutes ici et ennuyeux. L'ameublement se compose d'un tableau sur chevalet, d'une table, d'une chaise et de deux petits bancs. Au mur il y a une image de catholique de jeune femme tombant sous la croix. L'image était très sale, mais tous les coins en sont retournés, les coins dentelés; de longues années, avec l'aide de mains noires, je suppose, lui ont enlevé la fraîcheur.
Notre visite valut un congé aux écoliers ce soir, et bientôt les filles de Mr Fairbairn's school étaient mêlées dans un même jeu ardent avec les enfants de St Mary's.
Vers midi trois cavaliers venaient nous rejoindre. C'étaient les deux frères canadiens, arrivés au Basutoland il y a deux mois et Raphaël, séminariste noir. Mais c'est bientôt l'heure du dîner, un poulet, du pain du beurre et de la confiture en font les frais. Tout cela est posé à terre sur une natte. Il y a une seule chaise dans la hutte, on nous apporte celle de la classe, et ... personne ne veut s'asseoir dessus, tous les six nous avons pris place sur deux belles nattes, et notre dîner fut un vrai festin.
Au dehors le spectacle n'était pas moins joli. Les sœurs indigènes étaient leur popote derrière un petit mur; elles nous avaient fait une bonne tasse de thé.
Ailleurs Raphaël se régalait avec le "tracker" de la carcasse du poulet, les enfants assis en groupes sur l'herbe, faisaient honneur à leur portage et leur pain. L'après midi, nous sommes allés jusqu'au col qui sépare le Sapa du Pepanyana, de là le coup d'œil est magnifique, entre ces deux hautes montagnes d'où l'on domine tout le pays. D'abord près de soi on a deux hauteurs immenses et deux vallées profondes, au, d'un côté se montagne qui va descendant vers le Free State, leurs sommets sont des plateaux plats et unis; de l'autre côté, l'horizon est vallé, ondulé et plissé dans tous les sens d'étroites montagnes plus ou moins hautes, derrière celle là d'autres et d'autres encore. L'horizon est borné de montagnes dentelées de teinte bleue. C'est ravissant. Mais les œuvres des hommes sont telles ici, plus elles du Créateur sont grandioses. Pendant ce temps Raphaël et le "tracker" avaient fait l'ascension du Pepanyana, ils escaladaient maintenant les derniers rochers, à l'aide d'une échelle. Cette montagne, une de plus hautes du Basutoland a des pentes raides tout autour, le sommet est une ceinture de rochers nous comme la maison chez nous. Elle ne paraît pas d'en bas. Les prouesses des autres me donnaient envie d'essayer mes forces. Quelques sauvages indigènes et enfants vou-laient monter, je les accompagnais. La montée était rude, bientôt je devais m'arrêter pour respirer. En regardant le sommet il ne semblait pas que j'en approchais. Après quelques minutes de repos je recommençais avec une nouvelle ardeur. Puis des deux fois je n'en pouvais plus. Tous les autres m'avaient devancés, même le Père Martin qui avait commencé l'ascension après moi. Je voulais monter cependant, j'arrivais au bout de moi-même je devais arrêter avant d'être arrivé au but. Deux sœurs m'ont aidée alors en me donnant la main, mais c'était encore plus facile de m'accrocher d'une main aux rochers et aux herbes tout en étant soutenue de l'autre. Enfin nous arrivions à la ceinture de rochers. L'échelle (de 3 m) était posée contre un rocher qui formait une excavation en dessous. Là on pouvait bien se tenir debout, mais il fallait

... basser sur un rocher une d'un
... de hauteur puis encore quel-
... ques autres mètres plus bas. Ce repos
... fut à notre tour très pénible pour
... nos pauvres jambes et celles
... de nos porteurs. Après un bon moment
... de repos nous redescendîmes, les der-
... niers n'étant pas moins
... fatigués que les premiers pour
... les jambes. On se tint alors dans
... le vide quand c'était à venir, puis
... dès qu'on pouvait la prise, ces
... pauvres se mettent à glisser. Enfin
... lorsque j'arrivais à l'école, tous
... étaient prêts à partir. Les enfants,
... les deux sœurs à cheval, et vers dix
... heures, l'auto n'était pas encore
... de la montagne, et après un petit
... ravitaillement je partais avec ma
... sœur. La fatigue de la montée
... était passée, d'ailleurs le chemin
... allait en descendant jusqu'à Roma
... nous ne mîmes juste deux heures à
... revenir et vous savez qu'avec mes
... longues jambes je marche vite. Nous
... sommes arrivées juste à temps pour
... la Bénédiction du St Sacrement, et
... après le souper la journée était
... terminée.

Cette excursion peut compter, n'est ce pas, si le désir d'y prendre part vous prend, chère jeunesse, vous pouvez venir au Basutoland vous y trouverez de ces innocentes fêtes à côté d'autres plus spirituelles.

Sr M. Camille.

Du Congo.

Kodya, 28 sept. 1925

Il y a huit jours est mort, tout près du poste, un chef indigène de quelque importance. Cette mort a donné lieu à toutes sortes de cérémonies et de manifestations très bizarres et intéressantes. Nous sommes allés voir d'abord, quand Fundeje son fils chef venait

de mourir. Tout était calme dans le village, et nous ne vîmes rien de spécial; on s'était réuni d'un grand fond et à notre arrivée, on leur avait mis un chapeau sur la tête et après avoir salué, il nous fut permis de nous approcher. Les parents et amis indigènes qui encombraient la cour, s'écartèrent à notre passage, laissant à découvert le mort, un vieux de deux mètres de haut. Nous n'étions pas partis depuis 10 minutes que le concert de lamentations commençait. Et ce n'était pas rien! 2 à 300 noirs se sont mis à gémir, crier, hurler au son des tams-tams. C'était un boucan formidable qui se prolongea assez tard dans la nuit, et que l'on pouvait entendre à plusieurs kilom. à la ronde. Le lendemain d'autres cérémonies furent accomplies: le cadavre fut transporté dans la maison et la véranda, nous ne savons qu'on le plaçait dans différents endroits où il se tenait de son vivant. Toute la journée nous entendîmes des coups de fusil à piston: les noirs annonçaient la mort d'un des leurs! Le surlendemain, dimanche, on procéda à l'enterrement de bon matin. Dans l'après-midi, nous assistâmes à une série de danses funèbres. Il y avait une dizaine de tams-tams et de tambours battant comme des enragés, pour faire danser une centaine d'hommes, tous armés de couteaux, flèches, coutelas, lances, massues, fusils à pistons, et se livrant à des contorsions dont on ne peut se faire une idée. Tous chantaient, ou plutôt hurlaient, en formant un grand cercle. De temps à autre un indigène armé d'un fusil à piston venait tirer un coup de feu au milieu du cercle et regagnait ensuite sa place. Tous portaient des feuillages, en couronne sur la tête, en

couleurs autour des yeux, certains s'étaient noircis la figure, et tous s'étaient dessinés des taches blanches sur la figure ou le corps. A côté les femmes dansaient en rond chantant une sorte de complainte célébrant les vertus du mort et le regrettant. Tout près de la maison étaient assises en groupe, les femmes enfants, les parents du chef, protégeant comme leur chef malgré. Elles étaient silencieuses, avaient la figure noircie, et tenaient toutes en mains, un long bâton en signe de deuil, réservé aux femmes, filles et proches parents du défunt.

Enfin dans le village, on préparait un feu partout le tiffoï vide et recouvert d'une grande couverture rouge. Des indigènes, armés de fusils, le précédaient en exécutant une exercice de tirailleurs; ils faisaient la chasse aux mauvais esprits. Le bruit des tams-tams était tellement fort que nous devions nous crier dans l'oreille pour nous comprendre. Et nous croyons qu'un européen, transporté subitement au milieu de ces sauvages à l'aspect féroce, tous armés, poussant des cris et des hurlements et faisant de simulacres de guerre, n'aurait pas été rassuré; si le spectacle qu'il aurait eu sous les yeux lui laissait bien claire sa faculté de penser, il se serait dit: «voilà des sauvages qui s'apprêtent à me manger!»

Le lendemain soir, le chef voisin arrivait le chef voisin: ils venaient pleurer leur fils. Les mêmes cérémonies ou à peu près ont recommencé. Le chef a dit à Lucien qu'avant l'arrivée des européens, pour les funérailles d'un chef comme celui-ci, on aurait tué 10 hommes en sacrifice. Et pour le repas, on aurait pris tous les chiens et poules du village, sans rien payer aux propriétaires.

J. Boute.

Naissance.

Une petite fille est née chez Mr et Mme Dayers-Van Hagendoren à Rongaarde le 15 janvier 1924. Elle recevra au baptême le nom de Marcelle.

Accident d'auto.

Le secrétaire communal, Mr H. Custoos revenant un soir, de Tirlemont en auto s'est jeté violemment contre un arbre. Les deux occupants furent grièvement blessé et l'auto fut réduite en miettes.

---

* * *

Le Dr D. Stes a changé sa profession contre celle de notaire, avec spécialité de testaments. Il a passé 2 jours à Louvain où il ira probablement habiter pour quelque temps, rue Marie-Thérèse.

Souhaits à "l'Ami Fidèle"

Cher ton "ami fidèle", on t'oublie, hier". Moi, je ne t'oublie pas.

Je te souhaite bonne et heureuse année.

Bonne, c'est à dire, jeunesse perpétuelle, santé excellente, bonne rémunération et situation prospère.

Jeunesse perpétuelle, cela vous sied bien, je vous dis une bonne humeur, un visage toujours riant, santé excellente. Parfois tu t'assombris un peu..... je ne sais pas.... venir à pas lents, comme si vos jambes vieillies étaient cause de vos petits retards.

Heureuse année, cela revient au même, mais il y a plus. Quand tu es heureux, tu dois communiquer ce bonheur aux autres, ainsi tu as nous aurons davantage.

Quand tu seras joyeux, fais rire les lecteurs. Quand tu es triste cache tes larmes.

Au besoin, cher "Ami", tu pourras bien nous transmettre les petites semonces soit de "Tante Honorine", soit du "Vieux", soit d'une autre vieille tante ou vieil oncle.

Mais de grâce éloignez-vous "vieux hiboux" oiseaux de mauvaise augure!

Un fidèle ami de "l'Ami Fidèle"

Très important.

Sauf avis contraire de l'abonné, nous tenons, dans une huitaine, à continuer les colonnes par la poste.

Les dictons du mois de Janvier.

Janvier veut bien enragé
Que mauvais soit en janvier

x x x

Gelée de janvier
Blé au grenier

x x x

Qui passe un jour d'hiver
Passe un de ses ennemis

x x x

A la Saint-Antoine (17 j.)
Les jours augmentent d'un pas d'un moine

x x x

A la Saint-Sébastien (20 j.) l'hiver aprend
Un à tousser les dents.

x x x

Janvier ou février
Comblent su vident le grenier.

x x x

Beau jour aux Rois
Blé jusqu'au toit.

x x x

Quand voit-il à la Chandeleu
Il n'y a plus de laboureur

x x x

S'il gèle à la Saint-Maur (15 j.)
La moitié de l'hiver est dehors

x x x

Janvier, d'eau chiche
Fait le paysan riche.

L'Ami Fidèle

Mensuelle
Publié : ch de Roma 11e augrande
Mai 1924
16me année
n° 5.

Lettre du Basutoland.

* * *

St Michel, 6 avril 1924

(Suite)

Au retour de la visite à la vieille Elisabetha nous dûmes nous servir bientôt de nos parapluies et c'est sous le parapluie que nous nous déchaussions et chaussions. La pluie ne tombait pas très fort lui on ne nous étions, tandis que Roma disparaissait sous l'ondée. Alors nous avons pris le pas de course. Toutes ces aventures me sont agréables j'en ai fait l'apprentissage dès l'enfance. Les rivières n'étaient pas encore grossies mais à cinq minutes de Roma il y a un petit ravin de rien du tout, toujours sec, maintenant véritable ruisseau, difficile à sauter à cause de la boue et heureusement que nous l'avions franchi, car cinq minutes plus tard nous aurions dû nous déchausser une fois de plus ; en ce cas nous aurions dû retourner pieds nus à Roma, ou plutôt chaussés de boue. Jusqu'au couvent ce n'était que ruisseaux, mais la pluie et la grêle cessaient. Nous rentrions fort de temps avant la nuit pour soulager l'inquiétude de nos Mères. Elles avaient mis un cierge à brûler devant St Joseph, qui vraiment nous a bien protégés. Il a fait passer la grêle devant nous.

Le lendemain matin, aussitôt le déjeuner fini, je suis revenue à cheval à St Michel sans plus d'aventures. J'y ai gagné une Messe et une Communion de plus, car à St Michel nous n'en avions pas, nous en sommes privés une semaine sur deux. Le dimanche nous avons toujours la Messe car quand le Père va à Mathousane, un Père de Roma vient la dire ici. Je vous dis cela pour

Va recommander à vos bonnes prières et quand vous serez parfois à vous déranger pour aller à la Messe et communier pensez aux missionnaires et à toutes ces braves gens qui attendent leur salut plus de vos frères que de nos envois.

S[t] H[te] Camille

Tante Honorine n'est plus seule.

Le dernier article m'a fait réfléchir. « Ah ! que cet article a dû faire du bien .... mais seulement aux vieilles filles ! Pour moi c'était plutôt une cause de tristesse.

Il me fit penser à la mort douloureuse de Lamnichez et, qui a laissé du regret et du vide derrière lui.

L'oncle Emédé a bien répondu à tante Honorine, mais ce n'était qu'une réponse, il n'était que son point de vue à lui sur le sujet en question.

Il n'y avait plus d'oncle pour prêcher à tous et pourtant c'était nécessaire.

Alors devant la tombe de Lamnichez j'ai crié pour le ressusciter, mais il semble que la 2[e] résurrection lui est plus difficile, (sans doute la pierre sépulcrale pèse trop lourde sur sa tête et ses pauvres épaules), cependant, je crois encore, qu'il y doit quelquefois.

Après la seconde tentative pour éveiller Emmanuel, je fus très rendre visite à un vieil oncle célibataire. Cet oncle, vénérable à tout vénérable dans toutes les acceptions, a toujours vécu. Il est assez original vivant dans sa petite maisonnette rurale, propre et bien rustique.

Après une petite causerie sur son jardin, le temps qu'il faisait les amis dont je pouvais apporter des nouvelles, je lui dis le vrai motif de ma visite. L'oncle m'écouta d'un air malicieux et me répondit : « Je n'ai plus la parole vive et puis à quoi bon ? les jeunes n'écoutent pas les sages et les vieux à l'heure actuelle tellement qu'ils font par céder. Je dus prendre ses paroles, car sa main tremblante ne savait plus tenir la plume.

A mesure que j'écrivais, je fus surpris de la netteté de sa vue et de la gravité de ses paroles.

« Mon ami, dit il, j'ai pitié du monde moderne. Il se nourrit mal, il fait de la malfaisante gymnastique et il cultive des idées fausses.

Nous autres quand nous étions petits, nous mangions du pain bis, du pain de seigle, du lard bien gras, nous ne connaissions pas des friandises, les bonbons, les caramels, le chocolat le pain blanc et cependant on

[illegible] ...ment pour tout ce [illegible]
...ar il les tues rapidement, ...
...et les fait entrer. Il ...
...ne vous [illegible], enfermé
...dans [illegible] ...
...vient vous et ne vous aime
...ne fait que ce qu'on
...dit [illegible]

Adieu, je vous serre sincèrement

Nous autres quand nous étions petits nous avions nos pieds pour marcher et nos mains pour travailler, nous n'avions ni vélo, ni moto, ni auto et nous ne manquions jamais de promenades, de fêtes, de pèlerinages. C'est drôle, hé, petit cette homme que des tas maçons construisent en terre, on partait à temps. Nous n'allions pas chez un marchand mais on avait le temps de regarder, on ne risquait pas de passer inaperçu devant l'église, on saluait, rencontrait et saluait les gens, on respirait l'air pur et on sentait la poussière des autos. Nous n'avions pas de machines, et nous avions cependant des chaussures qui ne faisaient pas mal aux pieds, des vêtements bien autres que les modernes, des lits pour dormir, des chaises, des tables, des maisons de tout le tout et de bien mieux que le bagage du monde moderne. Il n'y a que les bâtiments et les meubles de [illegible] ...ment pour tout ce [illegible]
...ar il les tues rapidement, ...
...et les fait entrer. Il ...
...ne vous [illegible], enfermé
...dans [illegible] ...
...vient vous et ne vous aime
...ne fait que ce qu'on
...dit [illegible]

Adieu, je vous serre sincèrement

Nous autres quand nous étions petits nous avions nos pieds pour marcher et nos mains pour travailler, nous n'avions ni vélo, ni moto, ni auto et nous ne manquions jamais de promenades, de fêtes, de pèlerinages. C'est drôle, hé, petit cette homme que des tas maçons construisent en terre, on partait à temps. Nous n'allions pas chez un marchand mais on avait le temps de regarder, on ne risquait pas de passer inaperçu devant l'église, on saluait, rencontrait et saluait les gens, on respirait l'air pur et on sentait la poussière des autos. Nous n'avions pas de machines, et nous avions cependant des chaussures qui ne faisaient pas mal aux pieds, des vêtements bien autres que les modernes, des lits pour dormir, des chaises, des tables, des maisons de tout le tout et de bien mieux que le bagage du monde moderne. Il n'y a que les bâtiments et les meubles de [illegible] ...ment pour tout ce [illegible]
...ar il les tues rapidement, ...
...et les fait entrer. Il ...
...ne vous [illegible], enfermé
...dans [illegible] ...
...vient vous et ne vous aime
...ne fait que ce qu'on
...dit [illegible]

Adieu, je vous serre sincèrement

Nous autres quand nous étions petits nous avions nos pieds pour marcher et nos mains pour travailler, nous n'avions ni vélo, ni moto, ni auto et nous ne manquions jamais de promenades, de fêtes, de pèlerinages. C'est drôle, hé, petit cette homme que des tas maçons construisent en terre, on partait à temps. Nous n'allions pas chez un marchand mais on avait le temps de regarder, on ne risquait pas de passer inaperçu devant l'église, on saluait, rencontrait et saluait les gens, on respirait l'air pur et on sentait la poussière des autos. Nous n'avions pas de machines, et nous avions cependant des chaussures qui ne faisaient pas mal aux pieds, des vêtements bien autres que les modernes, des lits pour dormir, des chaises, des tables, des maisons de tout le tout et de bien mieux que le bagage du monde moderne. Il n'y a que les bâtiments et les meubles de

[illegible] la simplicité, la droiture [illegible] nous chers [illegible] et [illegible]

[illegible] sur ses [illegible] mots, nos [illegible] [illegible] [illegible] l'endroit.

* * *

Leur parler [illegible] semblant [illegible], quoique son langage soit un peu archaïque, âpre et sec lui-même, nous les parlons avec beaucoup d'estime.

Le Pasteur"

Mariage.

La bénédiction nuptiale a été donnée le mercredi 4 juin 1964 à Morgard par le Pasteur Emmanuel Rosier à Monsieur Charles Rosier et Mademoiselle Irma Bastos.

Nous joignons nos meilleurs vœux pour le bonheur des nouveaux [illegible]

Quelques aperçus sur [illegible] (Point de vue [illegible] de [illegible] [illegible] route)

Connaissances religieuses des Basutos.

Les Basutos, comme les Cafres en général n'avaient aucune connaissance religieuse avant le contact avec les Blancs. Il n'y a donc aucune connaissance au monde et son [illegible] et, à cet [illegible] dénué que leur notion de Dieu soit [illegible] confuse si l'on juge par les idées que [illegible] fréquentes. De sorte les missionnaires ont, je crois, employé au début [illegible] [illegible] [illegible]

L'Ami Fidèle

Juin - Juillet

1924

Feuille Mensuelle

16me année

Publiée : chaussée [illegible] Rougeard

Deux mois se fondent pour "l'Ami Fidèle". Nous tâcherons de les rattraper en Suppléments aux mois plus occupés de l'hiver.

La Rédaction.

Conseils d'une vieille Tante.

"de mon âme contemporaine"

Ce fut un plaisir acquis lorsque ma nièce me lut le dernier n° de "l'Ami Fidèle"

Ainsi donc un contemporain redresse la tête. Un esprit, son cœur embrasse la génération qui monte. Il regarde ces jeunes avec toute l'ardeur de leur jeunesse; avec leur imagination et leurs années. Il les voit, et son expérience accumulée pendant 80 ans lui dit que tous ne suivent pas la bonne route.

Son article me fit méditer. J'ai cherché en vain de chasser ma distraction, mais bien des jours mon chapelet glissa entre mes doigts sans que je parvenais à fixer mon esprit sur les paroles sacrées des dizaines du Rosaire.

Mon vieil ami connaît la vérité, il sait où l'on peut trouver la santé du corps et la santé de l'âme. Il sait que la santé c'est la source d'où jaillit le bonheur. Il sait que les jeunes doivent parfois entendre des voix sages et modérées.

* * *

Vous, les vieux aux rides profondes, aux cheveux blancs, aux sentiments modérés, ne mettons nous pas des lunettes quelque peu voilées et dont les verres sont parfois trop grossissants?

Notre temps se passe en revoyant le passé, nous vivons pour ainsi dire avec ce passé. Nous regrettons cette joie de vivre, cette insouciance, cette ardeur propre à la jeunesse, et sans nous en rendre compte, ce n'est que ce que nous avons fait de meilleur, ce qui était le plus pur en nous que l'on se rappelle davantage.

Nos petites fautes nous paraissent des enfantillages, nous en sourions avec bienveillance, des écarts plus graves n'ont plus l'importance que nous y attachions jadis. Tout cela fut à l'horizon de notre vie.

nous négligeons aussi ceux qui nous ont précédés, nos parents surtout car ceux-là nous ont le mieux aimés, avec toute leur tendresse et toute leur indulgence et inconscients comme nous l'étions, nous avons joui de cette tendresse sans trop la rendre. Toute les générations sont ainsi. Cette tendresse nous manque à présent et seulement maintenant nous sentons combien elle nous fut douce. Car la même ceux qui nous ont précédés nous apparaissent auréolés d'une infinie bonté.

* * *

Chaque âge a sa tendance, il la faut diriger. La liberté des mouvements et des désirs se manifeste d'abord dans notre nature. Ainsi les enfants des l'âge le plus tendre sont capricieux. Ils crient lorsqu'on s'oppose à leur désir. La soumission, l'obéissance sont les premières vertus à leur apprendre. Non pas une soumission servile, un anéantissement de la volonté, mais la volonté sera dirigée vers le devoir. C'est l'œuvre des parents, de là découle l'obéissance.

Ensuite arrive le désir de domination, puis c'est l'âge frivole ou la passion se manifeste, l'ambition et l'égoïsme viennent plus tard.

Nous aussi, pauvres vieux, nous avons une tendance à combattre ou à diriger.

Ne critiquons nous pas facilement la génération montante parce qu'elle agit autrement que nous avons agi nous-mêmes? Son point de vue diffère de notre. Ses manières, ses habitudes sont changées. Sommes nous certains que sa manière vaut moins que la nôtre?

Nous avons, il est vrai, l'expérience de nos actions, mais d'autres ne pourraient-ils arriver au même résultat par un autre chemin, fut-il un chemin que nous avons ébauché faites?

Certes depuis que le monde existe il y eut bien des époques de défection. Le déluge, la destruction de Sodome et de Gomorrhe et bien d'autres faits en furent la marque et la punition. Mais toujours il y eut des justes qui méritaient la continuation de la vie.

Et depuis, n'avons nous pas eu N. S. Jésus-Christ pour féconder l'œuvre de ces justes.

Voyez les actions de nos jours! Quelle époque a vu s'étendre comme à présent le règne du Sacré Cœur! Quand a-t-on vu une telle tendance vers les Missions?

Et c'est là l'œuvre de ces quelques humbles fleurs que nous pouvons trouver parmi les ronces!

Ayons confiance dans nos jeunes à cause de ces œuvres. Et surtout soyons indulgents.

L'indulgence c'est la vertu que, nous autres vieux, nous avons à cultiver comme on cultive

une fleur rare. Je vous entends répondre en donnant du conseil. Eh, même en vos conseils si judicieux, oui, chers amis, ne vous, ne me ne serons exempts de donner des avis inopportuns. Si parfois les jeunes paraissent nous oublier, bien des fois aussi, sans vouloir l'avouer ils suivent nos sages avis.

En priant pour eux, nous tâcherons d'oublier et nos incommodités et nos misères.

Tante Honorine.

Naissance.

Nous avons le plaisir d'annoncer l'heureuse naissance d'un fils chez M. et Mme Ruelle-Godin, à Léopoldville (Congo belge) le 2 juin 1954.

Vacances!

Examens passés!... Partout, dans la bouche des étudiants retentit le grand cri d'allégresse: Vacances!... Vacances!

Il y a quelques jours seulement j'étais seul dans ma chambre et lu, la tête entre les deux mains je bloquais..... je bloquais ma tête folle.

Parfois alors, mes idées s'envolaient au delà des pages de mon livre et elles s'égaraient dans le royaume des rêves.

La douce vision des Vacances m'apparut alors. Elle me semblait une charmante nymphe chantant d'une voix si douce et si claire que je me crois encore la voir entendre.

Lentement mais sûrement venait vers moi: la Liberté en sa robe de fleurs; toute heureuse je lui tendis les bras, mais elle disparut, emportant avec elle mon bonheur et ma paix; le rêve avait fui et la réalité souriait sarcastique et la Raison sourient devant moi et tout me souriait au passage.

Bientôt ces ombres s'effacèrent; je retournai en moi-même et de nouveau je me trouvai seul dans ma chambre devant un livre où grouillaient mille lettres confuses.

Mon rêve se dissipait et l'attention revenait. Je commençais à bloquer avec une ardeur nouvelle car je savais que bientôt ce rêve serait une réalité. Oh! que l'étude était devenue facile!

Examens passés! Les nymphes sont amies!

Vos: Liberté: Ah! quel soulagement je ne suis plus sous la férule des maîtres, sous la férule du travail sans trêve. Non! je fais ce que je veux. Je n'étudie plus les innombrables articles, les sciences: le latin, le grec, hiéroglyphes et déchiffrer. Non! si j'ouvre un livre, c'est un livre de littérature, un livre divertissant! Je cours où il me plaît et je travaille quand je veux. Je vais où mon cœur m'en dit.

Tranquillité; Non! Je ne pense plus d'après mots de travail.

quand le jour est fait, je ne
vois plus ma demeure si
noire soit-elle, ma lampe apparaît
et je suis en vie. Je n'ai
je ne me préoccupe pas beaucoup,
de longues heures à passer en classe
la discipline est levée "Il n'y a pas
rien que pour moi. L'oiseau
s'est envolé de la cage.
Liberté. Oh! que c'est bon cette
idée de mot. Tout ce que je ferai
je pourrai le raconter. Le temps ne
me manquera pas. Oh! quels beaux
moments que les loisirs.
Plaisirs. Je rechercherai maintenant
à volonté mes bons amis et je passe-
rai de longues heures avec eux.
Plus de toutes jambes me retenant
ainsi je suis libre et je m'amuserai.
Je ne regarderai plus les lettres
indéchiffrables, mais je regarderai
la belle verdure des arbres, les gracieux
petits oiseaux, le ciel étoilé.
Je n'entendrai plus la parole
dure et sèche de maître, mais mon
oreille sera charmée aux musiques
du bois, aux musiques du village
Je ne mangerai plus la poussière
de la cour, mais je mangerai
les fruits succulents. Je n'étouf-
frai plus en classe, je ne resterai
plus toute une journée assis sur le
même banc. Oh! je chercherai les coins
frais, je courrai en toutes les directions
je voyagerai en bicyclette et je verrai
beaucoup de belles choses!
Oh! les vacances! idéal de l'étu-
diant, que vous m'êtes chères!
Mais qu'ai-je vous juger! les
unes à la suite des autres!
Je puis en temps présent
que me tiendrait ma cause aux
mêmes vacances.
Oh! que faire sans vacances!
Je suis dans le cas pareil à
celui où se trouvait le misérable
poète Suisy Sault homme quand il
s'écriait:
Tu bas bien si cela meurt
tous les hurets du cœur sont morts;
Je n'ai aucun de qui demeurent
toujours!....
Quand je jette mes regards
autour de moi, je me sens triste
et je dis: Les vacances meurent. Bientôt
en effet je dirai adieu à ma belle
jeunesse, adieu aux vacances, aux
plaisirs et je me mêlerai à l'agi-
tation du monde, je lutterai pour ce
qui tout juste comme un autre et je
proclamerai bien haut:
Le temps passe vite.
Les illusions qu'on se fait sont les
des chants mélodieux des oiseaux
mais elles sont de courte durée,
elles passent irrévocablement!
Ma vie sera t-elle donc amère!
Oh! non je chasserai bien loin de moi
les idées noires, je goûterai du bonheur
qui se présente. Si les heures tristes
viendront, je me dirai: tout passe
ici-bas: les tristesses aussi bien que les
joies. La sublime espérance jaillira
de mon cœur et elle donnera
d'heureux moments. L'espérance
aidera à travailler vaillamment
durant cette vie-ci. Je travaillerai,
la joie au cœur, le sourire aux
lèvres; le travail sera allégé.
Le Cadet

L'Ami Fidèle

Feuille Mensuelle
Publiée : chez nos Rev. PP. Missionnaires
Octobre et Nov. 1914
15me année
n° 11

La première conversion chez les Basutos

(suite)

L'opération du sevrage fut immédiatement interrompue pour déverser sur la tête de Sillonne une copieuse bordée d'injures, et parer au malheur qui ne manquerait pas d'amener pareille brèche aux rites nationaux. Appel au sorcier, recherche d'un remède grâce aux terribles os divinatoires, inoculation du remède prescrit à l'enfant, tout cela ne se fit pas en un clin d'œil, et il se passa un assez long temps avant qu'on put recommencer [illegible] de Suteng toujours morte.

Et de plus Sillonne n'avait pas froid aux yeux. Depuis quelque temps elle était initiée dans le protestantisme et s'était mise en tête que son amie Suteng ne serait pas enterrée sans une prière dite sur sa tombe. Or certainement le ministre n'aurait pas consenti à venir faire la prière si on avait fait l'enterrement à la manière païenne. Aussi se mit elle à protester courageusement contre leur façon de manipuler le cadavre et demanda énergiquement qu'on appelât le ministre. Ce fut alors un beau tapage : Sillonne en entendit de toutes les couleurs et bien certainement, quoi qu'elle ne le raconte pas elle-même, elle dut recevoir quelques coups de bâton.

Mais elle était tenace et tint tête à toute la famille. La discussion se prolongea si bel et si bien qu'avant qu'elle ne fut terminé Suteng qui n'était qu'en léthargie fit quelques mouvements et finit par être rappelée à la vie.

Elle guérit même et recommença sa vie peu édifiante. Le fait n'en fut pas moins enterré vivante n'avait produit aucun effet pour sa conversion.

Quelque temps après se répandit le bruit que trois blancs aux longues robes noires, une grande croix au cou venaient d'arriver à quelques milles de là, dans la vallée de Thaba Bosiu où ils allaient bâtir leur village. Ils venaient prêcher une religion nouvelle, disaient les bien informés, et le roi Moshoesh les protège ; mais leur religion est toute différente de celle des prédicants.

« Ils peuvent prêcher tout ce qu'ils voudront, proclama Suteng, s'ils veulent nous amener à leurs manières de blancs, ce n'est pas moi qui irai les écouter ».

Et un jour que le Père Gérard était venu faire la prière en son village, elle ne daigna même pas lui adresser la parole.

Et pourtant les bruits courant sur les nouveaux venus devenaient de plus en plus curieux : d'abord ils étaient des blancs pas comme les autres, causaient volontiers aux Basutos et distribuaient des médecines sans se faire payer. C'était déjà un bon point aux yeux des Basutos : on pourra aller les voir quand on aura mal au ventre ; par suite

d'une entreprise. Et puis ils avaient fait une grande église où il y avait une foule de hommes surnommés des images d'un homme pendu à une croix. Et on se demandait qui est l'homme pouvait bien être, et ce qu'il avait pu faire pour être ainsi traité. Les protestants aux langues déliées ne manquaient bien que ce pendu n'était autre que le fils de leur chef que les Romains avaient ainsi mis à mort comme pour lequel avaient été obligés de s'expatrier et de venir se cacher parmi les Basuto. "Tout de même, répondaient les Indiens, ils seraient bien bêtes d'afficher ainsi leur crime ...."

On disait encore qu'il y avait Dieu dans cette église, ce Dieu dont racontaient les Basutos, mais que jamais personne n'avait vu. Et surtout il y avait un "moropa", un "moropa" énorme et qui jouait des airs merveilleux. Le "moropa" est le tambour Basuto, dont usent les femmes dans leurs danses et surtout dans les rites de la circoncision des filles. On n'avait pas trouvé d'autre terme dans la langue Basuto pour désigner le petit harmonium dont les Pères accompagnaient les chant des cantiques à l'église.

Le mot de "moropa" fit dresser l'oreille à "Paleng", car elle aimait chanter autant et plus que danser. Le dimanche suivant elle se rendit à la mission de "Hotse-oa-Ha Yesu (le village de la mère de Jésus) en compagnie de quelques commères de ses amies, dont la curiosité était aussi éveillée que la sienne. Elles voulaient entendre le "moropa" merveilleux, et auraient bien voulu voir Molimo.

"Molimo e mocha, rapeler no hlaele..." Dieu nouveau, frie l'ancien: chantaient leurs sorcières dans leurs fêtes païennes. Était-ce l'ancien Dieu ou le nouveau qui fréquentait chez les Romains? Question qui ne manquait pas de les intriguer.

L'église n'était qu'une grande hutte faite en nattes et couverte de roseaux, mais les Pères avaient fait leur possible pour en faire l'intérieur à l'imagination des indigènes comme de plus à cette époque, le moindre morceau d'indienne était une merveille. Les pauvres femmes étaient en admiration devant l'autel, les images de ... Sur chaque côté de l'autel, était la petite lampe allumée sur l'autel. Quelle idée d'allumer une lampe en plein jour! Mais les blancs sont si drôles. En tout cas ceux-là devaient être riches à gaspiller ainsi le parafine.

Cependant, elles eurent beau chercher dans tous les coins, elles ne purent trouver Molimo et en vinrent à la conclusion que les Pères avaient dû le cacher quelque part pour ne le montrer qu'au moment de la prière. Et le "moropa" aussi ne devait pas jouer avant: Attendons donc la prière, se dirent-elles et nous verrons.

Bientôt la cloche sonna et notre groupe de commères s'accroupir à l'église et de s'y accroupir sur les talons, en bonne place, pour ne rien perdre de ce qui allait se passer. Molimo va-t-il venir?

On fit d'abord la prière du matin; pas de Molimo. Peut-être que ce n'est pas vrai, ce qu'on a dit, et qu'il n'y a pas de "moropa" non plus; les Basuto disent tant de mensonges.

Mais voilà qu'on allume des chandelles. Encore des chandelles en plein jour, il n'y avait pas assez de la lumière décidément les Romains ne sont pas comme les autres, puisque leurs yeux ne voient pas suffisamment à la lueur du soleil.....

Puis voilà bien un autre sujet d'étonnement: un blanc magistralement se présente à l'autel, les yeux baissés, les mains jointes revêtu d'une belle robe blanche et d'une couverture voyante, comme jamais Basuto n'avait rêvé d'en voir une aussi belle. Ce doit être lui, Molimo. Les autres blancs s'agenouillent, lui reste debout et s'incline, monte à l'autel, se retourne, étend les bras vers le peuple, les lève vers le ciel... Que fait-il donc ainsi? Mais sûrement plus de doute, c'est

Molino, et vos jeunes hut à l'heure le bruyant se sentant effrayé, que va-t-il arriver ?

Juleng qui jusque là s'était fort remarqué par ses plaisanteries et ses ruses se taisait maintenant, le cœur bouleversé elle ne savait pourquoi. Et quand l'harmonium emit ses sons suaves, que l'élève la voix de tous et Frères chantant vos cantiques au Saint-Esprit, Juleng s'effondra, pleurant à grosses larmes, et il fallut l'emmener, presque l'emporter hors de l'église.

Le bon Père Gérard la croyant malade s'empressait de lui apporter quelque réconfortant, mais elle, sans même lui parler n'acceptait quoique ce soit s'en retourna chez elle, le cœur touché de la grâce.

Désormais changement complet chez elle. Plus de fêtes, plus de chants. Les parents païens lui interdisent de retourner à l'église, elle se soumit, mais combien souvent ne fut-elle pas surprise, seule à l'écart et pleurant amèrement, au point que sa santé finit bientôt par en être compromise.

La famille finit par s'en inquiéter. — « C'est l'esprit », disaient les uns, « faites les sorciers qui la guérissent ». On les appela ; il y eut une nuit entière de danses sauvages, d'invocations : Juleng n'en était que plus malade.

— « C'est le désir de conversion, disaient les protestants, appelez le ministre et elle guérira ». Le mari ne goûtait guère ce conseil, mais se laissa faire ; le prédicant appelé commença un long discours avec multiples invocations. Cela me fit l'effet d'une brûlure, me disait un jour Juleng, et je me sauvai."

Et Juleng maigrissait toujours et pleurait de plus en plus. Enfin en désespoir de cause on résolut de la mener aux blancs de Roxa pour leur demander de la guérir. Elle ne dit rien, mais fut heureuse de cette décision et se sentit bien d'obtenir une autre audience que celle qu'on voulait lui faire.

Arrivés à Roxa les parents expliquèrent longuement au Père Gérard ce qu'ils désiraient de lui ; elle les interrompit pour dire à Bible pourpoint : « Père je suis venue me convertir ».

— Te convertir ? et à quoi ?

— Au maître de tout.

— Oh ! Dieu soit loué, dit le bon Père, qui entendait pour la première fois prononcer cette parole si douce au cœur du missionnaire. Et sans plus s'occuper des autres, il l'emmène à l'église, l'exhorte avec son zèle et sa piété de saint. Juleng sentait le calme descendre en son âme et son cœur se remplir d'une joie inconnue. Quand elle sortit de l'église elle était rayonnante et avait compris qu'en effet elle avait trouvé le Dieu des Baroma.

Elle avait retrouvé la paix de l'âme mais dans son village on lui fit une guerre acharnée. Les parents furieux la traitèrent de folle ; au lieu de la guérir les Romains l'avaient ensorcelée. On lui défendit à nouveau de jamais retourner à la mission. Elle ne répondit rien mais le lendemain elle s'en retourna vers Molino dans l'église des Baroma. Ce fut alors une persécution en règle : on la battit, les femmes du village la mirent en quarantaine sous prétexte qu'elle était entrée en relation avec les sorciers blancs ; personne ne voulut plus lui permettre de venir prendre du feu à son foyer, on fut jusqu'à semer des morceaux de verre et des pierres pointues sur le chemin qu'elle parcourait de l'aurore pour se rendre à la Messe. Rien n'y fit ; forte de la force de son amour de Dieu, elle souffrit sans se plaindre et finit par triompher. De guerre lasse, son mari lui accorda enfin la permission d'entr

au catéchuménat, avec deux autres [illegible] n'avait jugé [illegible] compte. Le fut la première chrétienne [illegible] Basutoland. A l'expiration de son catéchuménat elle fut baptisée en même temps que l'enfant qu'elle venait d'avoir peu après / elle allait qu'on la croyait morte [illegible] et maintenant, si vous venez à Roma, vous pourrez voir Solang devenu Marie, mère de l'église, aussi souvent que le lui permettent ses vieilles jambes, pour communier avec dévotion. La [illegible] Sibaan, dont le nom est maintenant Adelaïde, et en sortant de l'église, après avoir communié ensemble, elles aiment à s'accroupir à la porte et causer du vieux temps, du Père Girard qui les attend au Ciel, et elles disent en branlant leur vieille tête: Nous n'avons plus qu'un désir, c'est que le bon Dieu nous ra, telle à lui le plus tôt possible nous y retrouverons notre père, qui nous a mis sur le chemin du Ciel.

(Extrait des Annales de Notre Immaculée.)

Nécrologie

Prions Dieu pour le repos de l'âme de Madame Verlinden pieusement décédée à Sierre le 22 octobre 1914.

Nos sincères condoléances à la famille de la regrettée défunte.

[illegible] Cadet.

[illegible] effet le cadet est entré au [illegible]

[illegible] fait sa retraite dans [illegible] fait action ou plutôt au cœur [illegible] ses chers [illegible]

[illegible] encore comment toujours le même titre, seulement [illegible] l'atmosphère [illegible] et calomnieuse de la [illegible] discipline, les visages noirs de [illegible] différentes frontières se [illegible] dissipés.

Le cadet ne se trouve pas [illegible] pour, il garde sa bonne humeur, [illegible] vacances alors, quand il pourra s'évader sous un ciel serein, il s'essayera encore aux mines ou fera [illegible] ses prédications.

Sœur Marie Camille Sa sœur Rifan me demande d'envoyer à nouveau son adresse, car ses lettres s'en vont quelque fois faire une balade à la capitale de la chrétienté et risquent d'être fêtées au rebut au lieu de lui parvenir:

Adresse exacte: Sœur Marie Camille

R.C. Mission Roma

Maseru

South Africa. Basutoland.

Soulignez Maseru et non Roma car par ici on ne connaît que Rome en Italie et on oublie des fois attention à la suite de l'adresse

L'Ami Fidèle

Décembre 1914

Feuille Mensuelle

16me année

Publiée : chaussée de Herm. H. Kougarde

n° 11

Lettre du Basutoland

Ré za, 12 oct. 1914

Vous aimez les nouvelles du pays ? Essayons d'en donner. De ma classe ? Elle ne diffère pas du type essentiel d'une classe comme variété il y a surtout la couleur des enfants et leurs haillons. Sur 55 élèves il y a six catéchumènes et une païenne. Toute l'école compte à peu près 250 enfants, dont une centaine de pensionnaires.

Passons à un autre chapitre : la visite ; il présente plus de particularités et a plus de couleur locale.

Vous connaissez déjà Elisabetha Masiposho, je ne referai pas son portrait, pas plus qu'il n'est nécessaire de décrire la joie qui nous accueil à chaque visite. J'y allai dernièrement avec ma Sr Mère Ambroise. Après une petite causerie je sortis une image du Sacré Cœur pour être exposée dans la hutte, puis une grosse aiguille à raccommoder et du fil. Ce dernier cadeau, si inattendu, fit monter la joie à son comble et ne sachant plus comment exprimer sa reconnaissance elle nous prit la main et la baisa respectueusement. La prière se fit dans la hutte voisine avec nombreuse assistance d'enfants surtout, mais tous païens encore, puis j'enseignai un peu de catéchisme ; c'est toujours à recommencer, les vérités entrent difficilement dans cette vieille tête et s'y gardent plus difficilement encore ; toutes ses connaissances religieuses se forment à peu près à ceci ; elle est enfant du bon Dieu, elle ne peut pas l'offenser parce qu'après la mort il y a un ciel où Il récompense les bons et un enfer où Il brûle les méchants. C'est déjà quelque chose, n'est ce pas ?

Au moment de partir on nous invite à aller voir une jeune femme malade dans le même village. Nous y allons et nous la trouvons en effet bien malade.

C'est aux fuiennes nous parlâmes
un peu du baptême et des premières
vérités de la foi. Quoique elle te-
moignât de bien bonnes dispositions,
nous, deux jeunes inexpérimentées
nous n'osions pas prendre sur nous
de la baptiser immédiatement, d'ail-
leurs elle n'était pas à la mort
la malade comme les autres se
soignait à la prière (Il n'est pas
rare que les païens connaissent
toutes les prières) J'avais une mi-
-taille du Scapulaire, ma Sœur
coupa deux tous deux cordons de
sa robe: ainsi nous confiâmes la
malade au Sacré-Cœur et à la
Ste. Vierge. — Il restait une vieille ca-
téchumène à voir. Ce n'est pas
bien loin, mais il faut descendre
jusqu'au fond d'un ravin puis
remonter la montagne, non pas
jusqu'au sommet mais assez
haut pour y arriver toute essoufflée
Katsépé est un contraste frappant
avec Masipoke: autant l'une est
expansive, autant l'autre est calme
et réservée. En entrant dans la
hutte nous lui adressions le salut
habituel: Lumeka Mkpomou! (bonjour
grand'mère) Mais grand'mère ne
bronche pas. Elle est malade, en-
-veloppée de sa couverture, couchée
par terre, se chauffant près d'un
feu de "bisous" (Je ne hasardais pas
le mot) Un faible salut répond.
Il est un peu embarrassant: on
voit à peine dans la mi-obscurité
de la hutte, voilée encore par la
fumée qui s'échappe par la
ouverture de la porte pour s'
-per. Bonne atmosphère, c'est pas

pour une malade! Nous nous
asseyons par terre près d'elle
et on commença à parler. Peu
à peu la vieille se ranima et
s'assit. Pendant que nous fîmes
un peu de catéchisme, elle com-
-manda à une de ses petites
filles de mettre la petite marmite
à trois pieds au feu pour cuire
de la viande. Nous n'étions pas
d'avis de prolonger la visite, nous
disions donc la prière. Cependant
la viande mijotait et la fille
la mit sur le couvercle d'une mar-
-mite. Nous nous levâmes pour
laisser la vieille prendre son repas
en paix avec ses deux petites filles.
— "Mbe! dit-elle, vous vous en allez
et j'ai fait cuire de la viande
pour vous" Nous nous rassejions
en nous excusant. La petite
nous présenta alors la viande,
elle parut un peu embarrassée
n'ayant qu'une cuiller et qu'un
couteau, mais nous avions notre
couteau et la fourchette naturelle,
cela suffit. Servie dans des con-
-ditions un peu différentes de chez
nous cette viande n'en était pas
moins bonne. Qui veut venir
la goûter! Il serait de mon avis.
Surtout cela nous montra combien
la vieille se tint honorée de notre
visite, et que sa froideur n'est
qu'apparente.
De retour chez nous, je parlai au
R. P. Supérieur Général de la jeune fem-
Il prit des informations pour
savoir si ses affaires étaient en
ordre pour recevoir le baptême.
Le lendemain dimanche il pleuvait

"S'il plaît, dit notre Mère, vous ne pouvez y retourner." A midi elle me répondit la même chose, mais, ajouta t'elle, allez quand même demander la réponse au Père. Puis nous allâmes à l'instruction suivie de la bénédiction; pendant ce temps le soleil perçait timidement les nuages, et en sortant de l'église, le ciel était presque balayé. Toute rayonnante j'allai demander à notre Mère qui pouvait m'accompagner, toutes celles qui veulent, me dit elle; nous étions quatre jeunes sans, qui ne savaient pas trop parler, et une sœur indigène. Celle-ci fit le catéchisme, nous faisions ensemble le Pater, l'Ave, le Credo, les actes, puis l'eau du baptême fit au nom du Père et du Fils et du St Esprit, une chrétienne en plus, une enfant du bon Dieu, un temple de la Ste Trinité. Après quelques prières d'action de grâces nous partîmes en hâte car de gros nuages s'étaient amoncelées au dessus de la montagne, et pendant que nous nous éloignions le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient les nues: Satan se mettait en colère pour la proie qui lui était échappée; mais sous nos parapluies nous chantions le Magnificat et les bons Anges se réjouissaient en parant le ciel de deux magnifiques arcs-en-ciel, aux couleurs si vives si bien fermés, comme je n'en avais jamais vus.

S' M. Camille

Nécrologie.

Monsieur Jules Ladeuzeke est prématurément décédé à Rougemont le 9 décembre 1924. Prions pour le repos de son âme

---

Bon jour d'angoisse pour Pirapora.

Bien chers lecteurs et lectrices.

Vous avez peut être lu dans les journaux que le 5 Juillet dernier une révolution bien déplorable a éclaté dans les Etats de São-Paulo et de Rio de Janeiro. A São Paulo même s'est livrée une bataille acharnée en pleine ville. Plusieurs maisons et même deux grandes fabriques ont été incendiées et détruites complètement par suite d'un bombardement continu et ininterrompu de deux jours. Plus de six mille ouvriers ont été réduits de la sorte à l'inertie et privés de leur salaire quotidien. C'était un « sauve qui peut » dans toutes les directions. Pirapora comptait ces jours là bien le double des habitants d'auparavant. Sans doute ceux qui s'étaient réfugiés ici se croyaient hors de danger sous la protection de N. D. régnée d'une manière spéciale dans notre petit village et néanmoins, un danger immense menaçait Pirapora tout entier. A une distance d'une centaine de mètres du Séminaire un

brigadier des gendarmes avait miné le grand pont de fer du Tibre, rivière qui arrose Sirafora. Il n'y avait pas moins de 650 cartouches ou 18 kilos de dynamite, quantité suffisante pour faire sauter ou anéantir complètement une grande ville comme Ste Foule ou Bruxelles. Le brigadier, qui devait garder le pont ces jours-là avec trois compagnons d'armes, avait fait cette sottise de propre gré sous l'influence de la boisson forte à 7 h. du soir. Ne se souciant guère des suites funestes, il s'était enfui laissant ses compagnons dans le danger. Les voisins qui l'avaient vu à l'œuvre, n'osaient se rendre au lit; sans crainte ils exprimaient leur indignation aux trois gendarmes qui restaient à leur poste.

Le grand matin, à 4½ h. on sonnait à la grande porte du Séminaire. Comme j'ai ma chambre près du balcon j'entendis la sonnette; je me lève sans trop tarder, revêts ma soutane et descends d'un pas léger. Avant d'ouvrir je m'informe pour savoir qui venait troubler le silence de la nuit. Ma première idée était qu'un malade demandait un prêtre. Je me trompais. C'était le brigadier qui demandait de parler à l'instant même au Prélat. Dès ce moment bien des idées noires m'occupaient l'esprit « Serait ce pour évacuer le plus tôt possible le Séminaire? me demandais-je, et le voir exploser par les révolutionnaires? »

Je me hâte de remonter pour avertir Monsieur le Prélat. Il était 5 h. moins dix. Quelle ne fut donc pas la surprise du Prélat d'apprendre de ce vaurien qu'à 8 h. il comptait faire sauter le pont à l'heure où les élèves dormaient encore et que le plus grand nombre des Pères célébraient la messe.

Le Prélat lui fit comprendre que ce serait une destruction inutile puisque les troupes qui pourraient venir d'Ile préféreraient prendre le train pour Ste Foule. Dans le cas contraire, il n'y aurait pas tant de hâte. Il leur faudrait au moins deux jours pour effectuer le voyage d'Ile à Ste Foule à pied avec leur matériel de guerre.

Il n'y avait donc aucune raison pour faire sauter, de grand matin, ce pont de Sirafora qui n'a aucune utilité stratégique.

Et ne serait-ce pas un crime énorme de réveiller les habitants de Sirafora, les Pères et les élèves du Séminaire, d'une manière si brutale! Combien de morts n'aurait-on pas à déplorer? Combien de maisons se seraient écroulées? Que resterait-il de notre belle église qui l'année prochaine sera élevée à la dignité de Basilique, à l'occasion de son anniversaire bi-séculaire comme sanctuaire de pèlerinage renommé par tout le Brésil; de notre [illegible] reste établissement où des élèves de trois diocèses font des études préparatoires à la prêtrise. Il n'en serait resté peut-être que des ruines déplorables.

Ch. Theyskens

(A suivre)